

## Les rites d'obtention de la pluie dans la province de Constantine.

In: Journal de la Société des Africanistes. 1932, tome 2 fascicule 1. pp. 95-102.

---

Citer ce document / Cite this document :

Probst-Biraben G. H. Les rites d'obtention de la pluie dans la province de Constantine. In: Journal de la Société des Africanistes. 1932, tome 2 fascicule 1. pp. 95-102.

doi : 10.3406/jafr.1932.1527

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jafr\\_0037-9166\\_1932\\_num\\_2\\_1\\_1527](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jafr_0037-9166_1932_num_2_1_1527)

---

# LES RITES D'OBTENTION DE LA PLUIE DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE.

PAR

J.-H. PROBST-BIRABEN.

---

Tout naturellement, les principales cérémonies pour obtenir la pluie, en temps de sécheresse sont les mêmes dans toute l'Afrique du Nord, habitée par des Arabo-Berbères, héritiers de tous les vieux cultes des anciens envahisseurs de l'Afrique depuis le préhistorique.

Il existe une pratique musulmane orthodoxe, l'*istisqa*, qui comporte une prière de deux « *raka* », une invocation de l'*imam* ou *dou`a*, prononciation de la formule : « *istaghfir allah* », je demande pardon à Dieu (de mes péchés) ; jeûne de 3 jours, aumônes.

Ce sont des *rogations*. Les musulmans acceptent, en dehors de l'assemblée de leurs fidèles, la validité des rogations juives ou chrétiennes et dans certains pays les provoquent. Plusieurs prières de gens de *Livres*, ne sont pas de trop.

Nous laisserons de côté l'*istisqa* orthodoxe, pour nous attacher aux survivances, simplement tolérées par l'*Islam*, qui non seulement viennent s'y ajouter, mais sont, dans bien des contrées, si l'on ne se tient pas aux apparences, l'essentiel des rites de la pluie aux yeux des habitants. Dans nos pays, l'*Islam* est le vêtement qui recouvre les croyances profondes : berbères, romaines ou grecques, puniques, etc.

M. Bel, directeur de la médersa de Tlemcen, a fait, en 1905, un travail synthétique sur la question<sup>1</sup>. Il est peut-être intéressant de jeter un coup d'œil sur les pratiques des mêmes rites dans une région déterminée, en l'espèce la province de *Constantine*, moins modifiée que d'autres régions du Moghreb par le contact avec les Européens. Abstraction faite des protectorats et du Sud, c'est la dernière conquise de l'Algérie.

On y notera les phases ordinaires des rogations africaines en modifiant

1. BEL. *Quelques rites pour obtenir la pluie en temps de sécheresse*. Alger, Fontana, 1905.

l'ordre adopté par Bel dans son mémoire : 1° Accommodation au culte des Saints (marabouts) ; 2° ascétisme physique et moral ; 3° paroles spéciales, chansons et hymnes ; 4° rite de ghandja ; 5° sacrifices et repas en commun ; 6° actions sympathiques ou symboliques.

Il y a en effet des rites plus essentiels que d'autres. Certaines phases ont besoin d'être dédoublées, des variantes accusent des originalités qui permettent de compléter l'analyse de 1905. Nous avons fait décrire *les rogations* par des étudiants arabes et kabyles de divers districts. Nous interprétons leurs récits.

Voyons sommairement comment se succèdent à peu près partout les divers rites de la demande de pluie : *tlob en nou*, comme disent les Arabes. Nous noterons les particularités et les variantes au fur et à mesure.

Les assistants sont naturellement très nombreux, les hommes dehors et les femmes sur les terrasses ou aux fenêtres dans les villages et villes. Les acteurs sont toutes les personnes de bonne volonté, en état légal d'effectuer la prière musulmane, c'est-à-dire à l'exception des femmes souillées momentanément par la menstruation. Les cérémonies durent plusieurs jours.

En général, on commence par rendre visite à un marabout local célèbre, où l'on fait la prière orthodoxe de l'*istisqa*. C'est là où on prendra le repas en commun et où l'on effectuera une dernière prière avant de se séparer. Dans l'intervalle, les fillettes promènent une cuiller habillée, la *ghandja*, ou une poupée ; on visite les grottes ou les arbres sacrés auxquels on offre des ex-voto : bougies, chiffons noués, etc. ; les femmes, soit en escortant la *ghandja*, soit plus tard, demandent des victuailles de porte en porte ; avec ces provisions les vieilles préparent le repas de la *zerda*, on sacrifie des victimes, sans ou avec promenade rituelle de l'animal offert ; on ondoie des danseurs bénévoles ou des derviches, des *tolba*, selon les régions, avec la main, ou on les plonge dans l'oued ; souvent des danseurs disent l'avenir. On mange la *zerda*, en commun, soit paisiblement, soit après un simulacre de lutte. Les cérémonies se terminent par une *fatiha* et on se retire.

1° La visite au marabout est surtout, comme la prière orthodoxe de l'*istisqa*, une islamisation des rites, ou mieux une mise des rites et croyances sous la protection de l'*Islam*. Sans doute, le maraboutisme, ou culte des Saints, est-il lui-même une survivance transformée. Beaucoup de Saints de l'Islam, réels ou imaginaires, ont succédé à des anciens dieux ou génies de la nature, vénérés aux mêmes endroits ou dans leurs environs. Peu importe, *les indigènes ont cru subordonner* les survivances à l'Islam, en les mêlant à leur révérence aux marabouts. Les sources et les arbres sacrés du paganisme sont souvent ainsi mêlés à la légende d'un pieux personnage musulman.

Dans le cas où une source accompagne le tombeau du Saint, la visite est compliquée d'un symbolisme clair. Si le Saint a fait naître une fontaine, ou lui a communiqué une *baraka* (l'équivalent musulman du *mana*), des propriétés miraculeuses, à plus forte raison peut-il intercéder auprès d'*Allah* pour obtenir la pluie. Sa *baraka*, bénédiction à effets magiques, est ainsi doublement efficace.

Il y a des sources au marabout de *Sidi Bou Roghab* près de Constantine, une dans le lit de la rivière ou oued Biskra, à *Sidi Zerzour*. Notons que l'un signifie l'homme au corbeau et l'autre l'homme au sansonnet, ce qui donne à penser qu'ils ont succédé à des dieux à figure d'oiseaux, vénérés en ces lieux, ou à des génies de la nature à formes animales, peut-être plus anciens que la venue des Phéniciens et des Carthaginois, qui ont peut-être introduit le culte du Serpent dans l'Afrique du Nord. Sont-ils un écho affaibli des croyances égyptiennes ? Rien ne permet ni de l'affirmer, ni de le nier.

Comme on prie, on offre des sacrifices d'animaux, on mange en commun, en d'autres occasions, au marabout, il n'y a rien d'étonnant qu'une grande importance soit attribuée à la visite, ou aux visites à la *qoubba*, (chapelle en dôme) d'un Saint, dans tous les récits en notre possession.

2° Mais au contraire de ce qui se passe en d'autres occasions, on n'y va pas avec de riches vêtements. Par humilité, on porte des vêtements très simples, usagés ou même déchirés. Le plus grand personnage doit s'abaisser au rang du plus pauvre. Cette coutume fait partie des actes de contrition ou ascétiques (tels qu'un jeûne surrogatoire pratiqué parfois), nécessaires, dans la croyance populaire, au *tlob en nou*.

3° Un rite répandu dans tout le *Moghreb*, est celui de la promenade de la *poupée*, ou de la *ghandja*, mot berbère qui désigne la grande cuiller à puiser la sauce. Parfois, la cuiller est habillée et forme une poupée, ce qui constitue une fusion des deux symboles, mais on rencontre plus souvent : soit la poupée, soit la cuiller nue, seules.

La poupée est sans doute le souvenir d'une personnification d'une *déesse de la pluie* extrêmement ancienne. Bel a rapproché la reine du blé des Bulgares, dernière gerbe de blé moissonné revêtue de vêtements de femme, promenée dans les villages et noyée ou ondoyée dans la rivière, le mannequin habillé, puis dépouillé et plongé dans l'eau, pour symboliser l'hiver qui meurt chez les Slaves.

On rencontre des coutumes analogues un peu partout mais, comme le remarque Bel, ayant trait plutôt à des cultes agraires, à des symbolisations des esprits de la végétation. En tout cas il s'agit bien de survivances de la même famille. Il est difficile de dire si la procession de la poupée est distincte des mascarades du Carnaval berbère, dites du *Bou Chikh*, dont parle Mouliéras dans le Maroc inconnu, peut-être liées au

culte antique de la Végétation. Est-ce un souvenir de la fête de l'Athénè tritonide, dont parle Hérodote, où une jeune fille était promenée par ses compagnes autour du *lac Tritonis*, qui se trouvait peut-être dans le pays des Libyens<sup>1</sup>.

A *El Milia*, les femmes prennent une longue perche à laquelle elles attachent transversalement un bâton plus court. Elles l'habillent ensuite d'une gandoura verte et placent des foulards en guise de tête sur le bout supérieur. Une *vieille femme* la porte en tête d'une procession des femmes, qui vont quêter des victuailles pour le repas en commun. Le maître de chaque maison jette de l'eau sur la première poupée et donne de l'huile ou de la semoule aux quêteuses.

En Petite Kabylie, par exemple à *El Aïch*, on promène une poupée de chiffon, dite *Tislit* ou *Aman*, poupée ou fiancée des eaux (en kabyle le même mot désigne le jouet et la future mariée, c'est l'équivalent de l'*àroussa* des pays arabes), connue d'ailleurs en Grande Kabylie.

Dans la *Medjana*, on suit en chantant une poupée promenée par une fillette.

Quant à la *ghandja*, cuiller nue ou habillée en poupée, on l'escorte dans plusieurs endroits de la province de Constantine. Son symbolisme est clair : c'est un instrument à verser du liquide. Or, nous avons dû remarquer déjà la fréquence du jet de gouttes d'eau sur les porteuses et sur la poupée. On renforcera le sens d'analogie de magie sympathique de l'objet. Le primitif ou le demi-civilisé pense : que l'eau du ciel tombe comme l'eau versée par la cuiller. Il attribuera une valeur opérative au geste, puis à l'ustensile lui-même. Non seulement on promènera la *ghandja* en prononçant des sortes d'incantations, que nous citerons bientôt, mais on l'arrose aussi, en général.

Bel a allégué que *ghandja* ou *Ghondja* représentait une véritable déesse de la pluie. Cela est vrai, quand on l'habille et qu'on en fait une poupée, non pas quand elle est nue. Le rite magique a pu fusionner souvent avec un ancien culte rendu à une déesse de la pluie, mais pas nécessairement, ou toujours. Ce qui militerait en faveur de l'attribution du nom de *Ghondja* à l'ancienne divinité, ce sont les invocations à *Ghondja* considérée comme une divinité, assez fréquentes, par exemple à *la Calle*, à *El Milia*, à *Msila*, notées par Bel dans la province d'Oran.

Nous n'insistons pas ici, mais nous croyons qu'il y a, comme souvent en Afrique du Nord, *fusion de survivances d'origines diverses et ravivement* d'une très ancienne, par une ou plusieurs autres.

4° L'importance des *paroles rituelles* prononcées est très grande. Les cérémonies symboliques sont sans doute tout à fait essentielles dans l'es-

1. LEFÉBURE. *La politique religieuse des Grecs en Libye*. Alger, Léon, 1902, p. 37

prit des indigènes, mais comme dans les opérations magiques des peuples primitifs ou à demi civilisés du monde entier, et même dans les milieux ruraux de l'Europe, l'incantation a une valeur contraignante vis-à-vis des esprits de la nature. Les formules contribueront puissamment ici à provoquer la pluie.

Ce sont, dans les districts les plus arabisés, de simples prières en arabe : « Donnez la pluie aux croyants, ô mon Dieu, donnez-nous la pluie. »

A *Mazouna* (province d'Oran), remarque Bel, on s'adresse à la pluie déifiée : « O Pluie, toi qui remplis les outres, mouille nos vêtements ; ô Pluie, toi qui alimentes les rivières, renverse les portes de nos maisons. »

Dans la province de Constantine, on s'adresse aussi souvent à la *Ghandja* qu'à Allah. A *Tebessa* on s'écrie : « L'épi a soif, abreuvez-le, ô Créateur. » A *Constantine* on dit aussi : « Par Dieu, il est assoiffé l'épi, si Dieu veut, il sera rassasié ». Mais à *Msila* près du *Hodna*, on chante : « *Bou-Khandja, atina nou* », « *Bou-Khandja*, amène-nous la pluie. » A *Guelma* : « Dieu clément, l'herbe et la tige ont soif, abreuve-les, ô Créateur. » En Petite Kabylie on prononce soit des paroles analogues, soit la simple invocation : O *Ghandja* la pluie, ô *Ghandja* la Pluie. » Dans l'arrondissement de *Tlemcen* (province d'Oran), on invoque aussi de préférence la *ghandja*, cuiller habillée, ou poupée<sup>1</sup>.

5° *Le jet de l'eau* sur l'effigie et sur les porteurs de la poupée ou les quêteuses d'aliments est général. Ce rite de mouillage est parfois renforcé en celui de bain forcé d'acteurs de la procession : étudiants ou *tolba*, derviches ou gens religieux et pauvres extravagants, simulant habituellement la folie, marabouts. C'est une complication du rite répandu dans toute l'Afrique du Nord, du *jet de l'eau*. Cette action sympathique est tout à fait d'accord avec la magie : *le simulacre, ou le semblable provoque la production de l'analogue désirée*.

C'est ainsi qu'à *Sidi-Zerzour*, marabout situé au milieu de l'*oued Biskra*, on couche le principal personnage religieux ou un marabout dans la rivière.

Près de *Mazouna* (province d'Oran), on pousse les *tolba* ou les derviches dans l'*oued*.

Ceci est le rite pour ainsi dire renforcé. Ailleurs, on jette de l'eau sur les quêteuses qui accompagnent la *ghandja*, par exemple à *Guelma*, à *Milia*, à *Msila*, à *Sidi-Aich*. Parfois les gens de la procession, sans distinction de sexe, reçoivent de l'eau versée par les fenêtres. D'autre fois encore, il y a simulacre de combat entre la sécheresse et l'humidité, entre gens aspergeant d'eau ceux qui leur lancent de la poussière au passage.

1. Gh ou Kh sont deux figurations de prononciation *r* roulé et guttural employées selon les lieux pour le même mot.

Peu importe le détail du rite, comme en Afrique occidentale ou centrale : répandre de l'eau attire la pluie. Le rapport du signe à la chose signifiée n'est pas un simple jugement de l'esprit, mais une opération de la science traditionnelle des primitifs ou des demi-civilisés.

6° Un rite curieux de même genre est celui du jeu de la *koura* (la boule), analogue au polo des Persans, adopté par les Anglais. On sait que beaucoup de jeux ont commencé par être des rites magiques ou religieux, ce qui est souvent la même chose.

On nous signale qu'à *Milia*, les femmes, après la promenade de la poupée, confectionnent une balle en liège et la font courir par terre avec des baguettes recourbées. Nous avons observé le même jeu à intention de pluie en *Grande Kabylie* autrefois. Les enfants poursuivent aussi une balle de liège. Cela existe aussi, paraît-il, dans le *Riff* et probablement ailleurs.

L'idée des joueurs doit être de simuler le mouvement des nuages au ciel avant que la pluie ne tombe.

7° Il y a des régions où les *derouich* pratiquent non seulement l'*idjdeb* ou danse sacrée rituelle, dans le cortège processionnel de la pluie, tremblent d'une émotion religieuse, comme en Kabylie, à *Sidi Aïch*, par exemple, mais s'exaltent jusqu'à une sorte d'extase prophétique et en effet prédisent l'avenir. Il en est ainsi à *Msila*, près du *Hodna*.

Les danses solennelles des confréries, accompagnant la prononciation du *dzikr* d'un Saint, sont sans doute elles-mêmes, dans le *Moghreb*, des survivances des danses *dyonisiaques* introduites par les Grecs et des danses magiques préhistoriques.

Le phénomène d'association de la chorégraphie intentionnelle aux fêtes saisonnières a été noté par les ethnographes dans tous les pays.

8° Vieille coutume barbare et magique aussi est le sacrifice d'un animal domestique, bœuf ou mouton, de plusieurs dans des occasions comme celle du *tlob en nou*. On mange les victimes sans doute dans le repas communiel qui termine les rites, mais l'offrande du sang est habituelle. On peut admettre qu'on s'impose une dépense, une diminution appréciable des troupeaux par cette oblation et que ce fut un des motifs anciens du sacrifice. Il est loisible aussi de supposer avec Reinach et bien d'autres, que l'immolation d'animaux est un succédané d'antiques sacrifices humains. Dans le cas qui nous occupe, répandre du sang est aussi verser un liquide vivifiant, véhicule de la vie animale, comme on désire obtenir l'eau, liquide fertilisant la végétation.

On tue la bête sans cérémonie dans la plupart des cas, mais parfois aussi elle est promenée processionnellement, comme à *Aïn Sefra*, où on lui fait faire 7 fois le tour du marabout avant de l'égorger (Bel), ce qui est à rapprocher de la promenade européenne du bœuf gras. Presque tou-

jours, la victime est spécialement choisie : noire et sans tache, le plus souvent<sup>1</sup>.

Mais Bel nous paraît ne pas avoir connu le rôle de bouc émissaire que joue parfois l'offrande. Il pense que le marabout ou son moqaddem reçoit le sacrifice, mais supporte l'iniquité du peuple, ramasse leurs péchés, puis intercède auprès de Dieu.

A notre avis, c'est la bête elle-même qui est la grande mummie, la gobe, pour parler comme nos sorciers, le véhicule des forces magiques. Sa vie, avec les péchés des hommes, seront bus par la terre avec le sang. Ceci n'est pas le sens principal du rite sacrificiel, mais un sens secondaire ou additionnel. Ce qui nous donne à penser cela est le fait de lancer un taureau dans la campagne, à *Tébessa*, avec des branches enflammées à la queue. Effrayé, il se sauve très loin et on ne le rattrape point. Le bouc émissaire biblique, ou son équivalent, ont donc été connus ici. Les tribus berbères ont été çà et là judaïsées, surtout dans la province de Constantine<sup>2</sup>. *La coutume juive n'a-t-elle pas coloré la coutume arabo-berbère et n'y a-t-elle pas ajouté sa signification ?*

9° Le repas en commun est général. Presque partout on y mange non seulement les viandes provenant des animaux offerts à l'intention d'obtenir la pluie, mais la soupe spéciale d'herbes, de légumes, assaisonnée et préparée rituellement par les vieilles femmes, la *zerda*. Cette soupe magique est tellement associée aux festins rituels des indigènes, qu'on nomme dans bien des endroits *zerda* le repas religieux lui-même.

Elle symbolise, faite par les grands-mères, la fécondité et appelle la pluie et les abondantes moissons.

Certains détails de la *zerda* sont curieux. Dans beaucoup de localités on jette les reliefs par terre et on ne les balaie pas. Bel dit, peut-être avec raison, que l'on espère ainsi satisfaire l'esprit du Saint ou celui de la terre, de la végétation qu'il a remplacé. Il y a probablement de cela dans ce geste, en contradiction avec la prescription musulmane de ne pas laisser de pain par terre, mais de le placer dans un endroit où on ne peut le fouler. Jeter des miettes, est aussi un rite analogique, comme de verser de l'eau, du sang. Il peut s'y ajouter un troisième sens très vulgaire quoique poétique, celui de faire participer les créatures de Dieu : oiseaux, insectes, à la ripaille des hommes.

Comme toujours ici, *on ne doit pas admettre l'exclusivité d'un sens, mais en supposer plusieurs* additionnés et fondus dans le temps, sur cette terre d'Afrique où religions et races se sont superposées tant de fois.

A *Ténès*, dit Bel, les assistants emportent chacun une poignée de kouskous et en arrosent leur champ.

1. BEL. *Loc. cit.*, pages 45, 46.

2. *Id.*, p. 46.



On détruit, à *Msila*, à *Khenchela*, comme à *Tlemcen* ou à *Alger*, les vases qui ont servi à cuire les mets du repas en commun, s'ils sont en terre. On purifie par la terre, l'eau et le feu ceux qui sont en métal. Cet usage général, dit la *Revue de l'Histoire des Religions*, tome XXXIII, citée par Bel, est très connu, dans toutes les religions. C'est la séparation toute naturelle du solennel et du journalier, du sacré et du profane. Chez les *Chamanes*, chez les *sorciers congolais*, comme chez nos bergers *brouxes* pyrénéens, les instruments magiques ne doivent jamais servir à autre chose, sous peine de perdre leur vertu.

La prière finale est l'acceptation par l'Islam de l'ensemble des rites, mais n'est pas la preuve de leur orthodoxie.

Nous concluons, comme Bel, que le *tlob en nou* ne se confond pas avec les rogations orthodoxes musulmanes ou *istisqa*, qu'il est plus restreint que celles-ci et exclusivement pratiqué en temps de sécheresse. Il s'agit bien de *rites agraires*, mais non pas de *fêtes agraires*, de fêtes de la récolte, comme il le dit<sup>1</sup>. Des fêtes ne se font qu'une fois le résultat obtenu. Ce sont enfin des survivances païennes tolérées par l'Islam, traditionnelles et concordantes avec nos survivances européennes.

Fernand Benoist rapproche les *moussems* du Maroc de nos pèlerinages rustiques saisonniers et de maintes cérémonies agraires célébrées par nos paysans, dans son beau livre.

Le *tlob en nou*, comme bien d'autres coutumes moghrebines, mérite l'intérêt de l'ethnographie comparée. Elle y retrouve une preuve de plus de l'identité d'un esprit magique, de superpositions de vieux cultes et peut-être des traces de l'influence des civilisations méditerranéennes anciennes les unes sur les autres, avec les variations et les œuvres que comportent les transmissions<sup>2</sup>.

1. EISENBETH. *Le judaïsme nord africain*. P. Braham, Constantine, 1931.

2. BEL. *Ibid.*, p. 51.